

Second Cours de Formation Monastique : Collège International Saint Bernard

Du jeudi 22 août au samedi 20 septembre 2002

Allocutions de Dom Maur Esteva,
Abbé Général de l'Ordre Cistercien

1 - DISCOURS D'OUVERTURE

2 - LE TRONC COUPE REPOUSSERA

1 - DISCOURS D'OUVERTURE

Je m'adresse à vous, au commencement de ce cours, avec reconnaissance envers le Seigneur, et je suis rempli de gratitude non seulement en raison du nombre d'inscrits, et parce que beaucoup de ceux qui ont participé au premier cours sont ici présents, mais aussi surtout parce que je vois que l'œuvre du Seigneur est en train de se réaliser en vous, et, à travers votre formation, dans votre communauté.

Raison d'être de ces cours.

Si le récit de l'Ascension du Seigneur que nous relatent les Actes des Apôtres et les Évangiles, ainsi que les antiennes de la Liturgie des Heures et l'iconographie chrétienne qui ont été comme notre "*Biblia pauperum*", ont dû être reconsidérés pour exprimer leur contenu sans nous faire mépriser ni abandonner ce mode de transmission, nous devons aussi réfléchir sur l'initiation reçue à notre entrée au monastère, avec respect envers ceux qui nous en ont ouvert les portes et qui nous ont communiqué ce qu'ils avaient à leur disposition à ce moment-là.

Jusqu'à une époque relativement récente, le ciel était toujours considéré – ainsi qu'au temps de Jésus – comme cet espace mystérieux et vide au-dessus de notre terre, dans lequel Dieu demeure. Aujourd'hui, il est toujours plus difficile de continuer à penser selon ce schéma d'un monde divisé en trois niveaux : le ciel, la terre, et les enfers.

Depuis que l'homme, avec ses machines, a volé dans les espaces de ce ciel – déjà bien avant Youri Gagarine ! –, nous sommes toujours plus convaincus qu'il n'existe pas un ciel tel que celui que nous avons imaginé durant des siècles, et tel que les textes relatifs à l'Ascension nous le décrivent si joliment.

Nous avons vu combien d'efforts ont été faits, devant l'évidence, pour présenter la théologie, qui est toujours "*scientia de Deo*" ou effort pour connaître Dieu, "*Rede über Gott*", "*sermo de Deo*", réflexion sur Dieu ou mieux encore l'effort méthodique pour comprendre la Révélation de Dieu aux hommes. *Die Theologie als methodisch gelenkte Bemühen um die Erkenntnis der Revelation ist als Wissenschaft anzusprechen...* ce qui est un retour au *credo ut intelligam*, à l'*intellectus fidei*, ou au *fides quaerens intellectum* et au *intellectus quaerens fidem*, toutefois, ensuite, il faut non seulement accepter la "*Formgeschichte Methode*", mais aussi la "*Redaktionsgeschichtliche Methode*" etc. afin de pouvoir ainsi donner plus pleinement notre adhésion à la foi, navigant sur cette mer agitée sur laquelle il nous a fallu prendre le large pour notre progression. En d'autres termes, de même que les enfants doivent abandonner l'image de la cigogne qui apporte les petits frères dans un paquet accroché à son bec, nous aussi avons dû faire un pas, non sans effort, pour arriver à une compréhension plus adulte du *credo*.

Ensuite, sans aucun doute, nous essayons humblement de reconsidérer notre identité monastique. L'Ordre Cistercien, comme partie vivante de l'Église et du monde, nous a ouvert la voie par ses documents – expression des inquiétudes de ses membres manifestées par des interrogations fondamentales –, documents adaptés au temps, et ils nous ont permis d'arriver jusqu'au point actuel de clarté dans l'expression de notre identité monastique.

C'est le but des Cours de Formation Monastique : croître dans la foi, mieux connaître notre propre identité monastique et l'auto-affirmer.

Point de départ de notre recherche

Heureusement, ce fut le même Chapitre Général de l'Ordre, par sa fidélité à suivre le désir de l'Église sur la rénovation de la vie religieuse manifesté dans le Décret *Perfectae Caritatis*, qui donna l'impulsion au mouvement avec la déclaration suivante :

L'histoire de neuf siècles a laissé des traces profondes dans notre Ordre, qui a toujours été membre de l'Église et du monde, et a constamment pris part à leurs transformations et crises. Aujourd'hui aussi, les mouvements, aspirations, convictions et angoisses de notre temps sont vivement ressentis dans l'Ordre, et déterminent pour une grande part le travail de rénovation. Il serait trop long d'exposer ici, même de façon sommaire, les mouvements principaux de l'Église et du monde actuel. D'ailleurs, nous les trouvons en grande partie décrits dans les documents de Vatican II et les documents postérieurs de l'Église, qui examinent de nombreux problèmes de l'Église dans le monde contemporain. Ainsi, nous désirons seulement exposer quelques unes des principales préoccupations de la vie religieuse moderne, et nous les appliquer. (La Vie Cistercienne aujourd'hui n°30)

C'est ce même document dans lequel le Chapitre Général nous parle de la profonde rénovation de la théologie catholique, à la lumière de laquelle nous devons régler notre rénovation, et il le fait de la manière suivante :

Dans les dernières décennies, la théologie catholique s'est profondément renouvelée, et se trouve encore dans une période de développement rapide. Le mouvement biblique scrute l'Écriture par des méthodes nouvelles ; le mouvement patristique ouvre des trésors jusque là ignorés de la tradition théologique et du patrimoine cistercien ; le mouvement liturgique éclaire d'une lumière nouvelle la vie sacramentelle et la vie de prière de l'Église. L'anthropologie théologique, l'ecclésiologie, la théologie de la vie religieuse, pour ne citer que quelques champs dans lesquels on travaille intensément, offrent dans de nombreux domaines un nouvel aspect et une compréhension nouvelle de la vie de Dieu en nous. Les éléments principaux de la vie cistercienne aujourd'hui, et notre rénovation adaptée, doivent être ordonnés selon les perspectives approuvées de cette théologie contemporaine, qui a déjà porté des fruits si abondants au Concile Vatican II. (La Vie Cistercienne aujourd'hui n°31) Ici donc, on reconnaît et énumère les différentes disciplines de la théologie catholique dans lesquelles s'est réalisée une profonde rénovation, et parce que dans notre Ordre, les mouvements, aspirations, convictions et angoisses de notre temps sont vivement ressentis, et déterminent pour une grande part le travail de rénovation, ce dernier, avec votre présence à ce cours, peut aujourd'hui encore être affirmé et il doit porter du fruit.

Quelle a été notre formation monastique ?

Nous ne pouvons renier ce que nous avons reçu. Il nous a été donné ce que les circonstances de nos communautés ont pu nous offrir à l'époque de notre entrée et ensuite, peu à peu, nous avons essayé et nous essayons de clarifier ce que nous avons reçu, et d'étendre les cercles concentriques qui se sont formés autour de cette pierre lancée dans l'eau. Dans notre cas, la pierre lancée dans l'étang de notre cœur fut

constitué des premières notions reçues et qui, par la suite, ou bien se développent, ou bien l'une ou l'autre s'atrophie comme chez un enfant qui ne dépasse pas l'alphabet comme minimum pour qu'on ne puisse pas dire de lui qu'il est inalphabète quand il sera adulte.

Grâce à Dieu, nous avons eu le Concile Vatican II qui a fortement secoué les fondements de notre édifice et, en les faisant trembler, nous permet de donner maintenant à ceux qui nous succèdent quelque chose de solide et de fondé, après que nous ayons vécu une existence "*in fieri*", une permanente dynamique du provisoire – comme l'est toute existence humaine en sa condition de pèlerinage, mais nous essayons de faire en sorte que, pour vous, cela se fasse avec une plus grande clarté et en vous épargnant du chemin. De là vient que nous tenons en main un premier ensemble de documents sur la formation des candidats dans l'Ordre Cistercien, livre qui nous a ouvert la voie et à l'édition duquel vous avez travaillé.

Nous allons vous distribuer aujourd'hui une Chronologie que vous pourrez compléter avec les données des derniers événements de notre histoire et aussi de celle de votre monastère concret. Ce document est comme un index de ce qu'a été notre chemin, chemin que nous essayons de vous présenter aplani, pour que vous le parcouriez sans les obscurités et même les ténèbres qui ont assombri le nôtre.

Brève description d'un itinéraire

Ce qui suit est un essai de présentation de mon propre itinéraire.

De temps en temps, apparaissent des lieux communs qui font fortune et nous nous les approprions pour les répéter en de nombreuses occasions. L'un d'entre eux fut de "lire les signes des temps" pour examiner ce qui vient de l'Esprit Saint et ce qui est fruit du péché. Examiner les signes des temps est la tâche de chacun pour savoir quelque chose de la volonté de Dieu sur nous. C'est ce qui s'appelle "discernement des esprits" dans la spiritualité ignacienne, et je crois que cela pourrait être ce que Saint Benoît appelle *examiner si le novice est attentif à chercher Dieu, et lui donner, pour le conduire, un ancien qui veillera sur lui très attentivement*. (cf. RB., 58). Le résultat serait la fermeté de la personne au milieu des turbulences, heureuse jusque dans la persécution, et sereine dans la recherche des nouvelles perspectives.

En examinant les signes des temps et en parlant de l'unification de l'Italie, avec la participation de Joseph Garibaldi, les catholiques considérèrent comme une disgrâce la perte des États Pontificaux et du pouvoir temporel des Papes. Aujourd'hui, en lisant ces faits à la lumière des signes des temps historiques, il serait ridicule de voir un Souverain Pontife avec une armée et faisant la guerre. Ce fut une grâce !

La Révolution française supprima le privilège du clergé qui formait le "Premier État", et de la noblesse qui formait le "second", et apporta l'esprit de la démocratie. Il y eut beaucoup de souffrance et d'injustice, mais aujourd'hui, nous reconnaissons que la démocratie est la forme de gouvernement qui correspond le mieux à la dignité humaine.

Il est même juste de se demander si la Parole de Dieu serait valorisée autant qu'elle l'est aujourd'hui sans l'action de Luther, ou même si la participation des laïcs et le principe de co-responsabilité dans l'Église se seraient développés sans lui.

On a dit et répété comme un "slogan" de l'époque que la Révolution française introduisit par la violence les valeurs évangéliques de fraternité, égalité et liberté que l'Église n'avait pas toujours su défendre – bien qu'il soit nécessaire de regarder ce que signifiaient précisément ces "valeurs évangéliques" en ce temps-là. On peut nuancer cette expression grâce aux paroles prononcées par Jean-Paul II dans son homélie lors de la Messe du Bourget, le 1^{er} juin 1980 : *"Que n'ont pas fait les fils et les filles de votre nation pour la connaissance de l'homme, pour exprimer l'homme par la formulation de ses droits inaliénables ! On sait la place que l'idée de liberté, d'égalité et de fraternité tient dans votre culture, dans votre histoire. Au fond, ce sont là des idées chrétiennes. Je le dis tout en ayant bien conscience que ceux qui ont formulé ainsi, les premiers, cet idéal, ne se référaient pas à l'alliance de l'homme avec la sagesse éternelle. Mais ils voulaient agir pour l'homme."* Les nombreuses institutions dont on supposait qu'elles auraient dû donner un exemple éloquent pour transmettre ces droits en les incarnant, furent supprimées pour n'avoir pas été fonctionnelles, dans certains cas, pour transmettre l'esprit de leurs fondateurs.

Notre Ordre n'échappa pas aux suppressions, et lorsque commença la reprise, après ce qu'on a appelé la Sécularisation (en Europe), la Désamortisation (en Espagne), ce ne fut pas pour retourner aux sources, sauf qu'en général on en revint à la structure en place juste avant la destruction de Cîteaux et qu'on essaya de se réorganiser en suivant les prescriptions du Rituel Cistercien de 1686 comme modèle de vie fidèle aux directives du Concile de Trente et défenseur des "traditions" monastiques, avec une lecture littérale des textes primitifs de l'Ordre, sans toujours penser, comme nous le disent de fait les historiens, qu'à la fin du XVII^e siècle, la simplicité et la vigueur des fondateurs de Cîteaux s'était estompée depuis fort longtemps, bien que nous ne puissions pas absolutiser des vérités partielles puisque, encore au XVIII^e siècle, il y avait des monastères plus que florissants, comme par exemple celui de Salem.

Les premiers cisterciens furent d'habiles agriculteurs et éleveurs et, pour conserver les exigences de saint Benoît dans les conditions imposées par le travail de la terre, ils admirent l'existence de frères convers à l'intérieur et à l'extérieur du monastère.

Pour novatrice qu'ait été la solution, elle ne fut que momentanée. Avec le temps, c'est clair, l'économie évolua et la ferveur pour supporter une vie pénible diminua. Tout cela fit que le travail de la terre cessa d'être une exploitation active et devint une source de rentes passive, même si elle resta modeste. La spiritualité se ritualisa et le culte en arriva à être en soi l'école du service divin. Le convers – qui n'avait plus de travail à l'extérieur de la clôture – rentra dans le monastère et devint un serviteur des moines qui, déchargés des travaux domestiques, purent se consacrer totalement – et avec plus de ferveur, si c'était nécessaire – à l'absorbante célébration liturgique.

Nous pouvons nous imaginer les communautés jusqu'à la Révolution française, nombreuses et solides, mais divisées en deux groupes ; vivant de rentes mais avec des tracasseries ; profondément religieuses mais avec une propension au ritualisme ; fidèles aux directives du Concile de Trente, mais conservant les traditions monastiques. Les transformations qu'occasionna la Révolution française et les changements de mentalité

que provoquèrent les Lumières et l'industrialisation naissante furent des coups trop durs pour la placide conception de l'existence qu'avaient les moines du XVIIIe siècle. Les exclaustrations en furent la dramatique conséquence.

Vers le milieu du XIXe siècle, le monachisme reprit son souffle un peu partout en Europe, mais les effets du tremblement de terre avaient été trop forts et la restauration fut impensable en bien des cas. Nous pouvons donc voir maintenant la perspective, c'est-à-dire avoir un point de vue selon lequel la reconnaissance que nous avons pour les restaurateurs peut commencer à être critique, sans vouloir être en aucune manière ingrate. Les questions jaillissent alors, irrépressibles : quels sont ceux qui furent envoyés pour restaurer les monastères abandonnés ? Quel monachisme y implantèrent-ils ? Comment se structurèrent les communautés fondatrices ? Quel type de liturgie sanctifiait les heures ? Malheureusement, quelques déformations du XVIIIe siècle se renouvelèrent : les communautés étaient structurées en deux groupes ; les célébrations liturgiques étaient si absorbantes qu'elles empêchaient l'exercice d'un travail utile et rentable ; la tendance à confondre l'esprit monastique avec l'observance de détails minutieux était encore trop grande.

Mais, malgré les apparentes ressemblances, une grande différence séparait les moines restaurateurs de leurs prédécesseurs : ceux qui restaurèrent, après cent ans de destruction, des monastères abandonnés, n'avaient pas, comme l'avaient eue ceux qui avaient dû les abandonner, la ferme et tranquille conviction que la vie qu'ils commençaient était un chemin sûr qui les conduirait imperturbablement à la perfection chrétienne. Malgré la sécurité qu'offrait la fierté ecclésiastique d'il y a soixante ans, le processus suivait son cours d'une manière dissimulée. L'annonce du Concile Vatican II fit éclater le mal sourd, caché, étouffé, et une époque d'inquiétude commença, qui réclamait des changements profonds. Depuis lors, nous avons vu clairement que nous sanctifions notre vie de travail par la prière. Il est nécessaire que tout le monde travaille et que personne ne manque au chœur. C'est l'idéal que les communautés ont redécouvert en lisant le Décret *Perfectae Caritatis* et essaient de mettre en pratique, tout comme on essaya de mettre en pratique à une autre époque les décrets tridentins. En suivant la constitution *Sacrosanctum Concilium*, nous nous efforçons de vivre une liturgie pleinement enracinée dans la tradition et pleinement adaptée à notre vie monastique, de nos jours très différente de celle d'un rentier. C'est ce que les jeunes d'aujourd'hui attendent des monastères : qu'ils soient des maisons ouvertes au service de Dieu et des ateliers de bonnes œuvres tels que les décrit la ***Ratio Institutionis O.Cist.*** n°16 : *Tous les membres de la communauté doivent coopérer chacun pour sa part dans l'œuvre de la formation, par l'exemple de leur vie et la prière (cf. CIC can. 652 §4), et pour cette raison les Supérieurs ne placeront, autant que possible, dans les noviciats et maisons d'études, que des religieux édifiants par le soin qu'ils apportent à l'observance de la règle (cf. CIC 1917, can. 554 §3).*

fus rempli de stupéfaction quand je vécus de près, comme étudiant dans ce Collège Saint Bernard, la préparation du Chapitre Général spécial quasi immédiatement après le Concile Vatican II, et que je compris dans quelle situation nous nous trouvions : un Ordre enraciné au XIIème siècle, dont la situation et le droit constitutionnel avaient changé radicalement avec la suppression de Cîteaux en 1790, était arrivé presque au bord de l'extinction ; à partir de 1900, après plusieurs essais pour rédiger de nouvelles constitutions, on arriva à un texte que Pie XI approuva en 1925-1926 et qui se maintint

jusqu'en 1968-1969, où le Chapitre Général spécial approuva les constitutions actuelles, tandis qu'il existait celles qu'avaient certaines Congrégation comme Mehrerau, Saint Bernard en Italie, Casamari, Zirc, ce que vous connaissez bien par l'Histoire du Droit Constitutionnel de l'Ordre Cistercien que, fascinés, vous avez traduit dans vos langues respectives et que maintenant vous pouvez transmettre à vos successeurs. C'est l'héritage que nous avons reçu de nos prédécesseurs immédiats qui les élaborèrent. Dites-vous que vous trouvez un chemin aplani, très différent de celui que moi j'ai dû parcourir.

Déclaration du Chapitre Général sur les principaux éléments de la vie cistercienne aujourd'hui se trouvait en gestation à ce moment-là et était pour moi quelque chose de nouveau à apprendre, pendant que j'étais en train de recevoir un recyclage de tout ce que j'avais appris jusqu'alors au monastère.

Défis du temps présent devant vos yeux

Paul disait aux Corinthiens : *"J'ai reçu du Seigneur ce qu'à mon tour je vous ai transmis"* (1 Cor. 11,23). Avec une certaine analogie je vous dis : l'histoire de mon chemin d'initiation, je vous la transmets pour qu'elle puisse vous servir. Nous avons mis entre vos mains et dans votre langue les documents reçus afin que vous les assimiliez et les transmettiez aux jeunes de cette époque incertaine, pour laquelle, heureusement, vous pouvez recevoir, nous le croyons, une préparation convaincante qui, jointe à votre enthousiasme pour apprendre, portera du fruit pour vos communautés et l'Église, en plus de donner la tranquillité à votre esprit convaincu par le contenu de ce que nous vous transmettons.

Je me permets, pour conclure, d'énumérer ce qui me semble être la succession des étapes qui vous attendent pour vous permettre d'affronter les défis qui vous guettent :

1. Prendre conscience de sa propre identité nationale, chrétienne, monastique.
2. Connaissance de l'Ordre grâce à la documentation reçue dans sa propre langue.
3. Clarifier les concepts d'Église, monastère, Ordre, dialogue entre la foi et la culture, entre le monastère et la société qui l'entoure.
4. Dialogue inter-monastique et inter-religieux à la lumière du n. 35 **de la Déclaration "La Vie Cistercienne aujourd'hui"**: *"Nous savons de plus que l'Église catholique ne rejette rien de ce qui est saint et vrai dans les religions non chrétiennes. Avec respect mutuel mais en excluant tout syncrétisme, que nos monastères reconnaissent ces biens spirituels et moraux et aussi ces valeurs socio-culturelles qui se trouvent dans les religions non-chrétiennes et qu'ainsi ils favorisent la paix de la famille humaine."*, **Message du Chapitre Général sur la communion dans la Famille Cistercienne et de la Déclaration "Dominus Jesus" de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi**.
5. Pastorale des vocations et rôle de la communauté dans l'initiation des candidats à la vie du monastère, dans la nouvelle situation d'un Chapitre Général unique, qui a auto-affirmé l'identité monastique et celle de l'Ordre avec les cours de formation monastique, et après la réflexion du Synode 2002 sur le thème des vocations.

Cependant, le plus grand défi que vous affrontez est celui de vous montrer à la société d'aujourd'hui comme des chercheurs de Dieu dans sa Parole (office divin), dans l'obéissance (à Dieu, dans ses commandements, dans l'imitation du Christ qui est cause de salut pour ceux qui l'imitent, et dans l'obéissance-collaboration avec l'abbé pour le bien commun du monastère) et dans les humiliations (RB., 58,7), participant ainsi à la Croix du Christ par la patience (RB.,Prol.50).

Avec ces points que je propose à votre réflexion, nous commençons ce *Ile Cours de Formation Monastique* et je souhaite une cordiale bienvenue à tous, en même temps que je vous prie de transmettre ma reconnaissance à vos Abbés et Abbesses qui vous ont envoyés.

Maur Esteva, Abbé Général

Rome, 22 août 2002

2 - LE TRONC COUPE REPOUSSERA

Homélie pour la Messe d'ouverture du Cours

Chers étudiants,

C'est à travers toutes les lectures du jour, c'est à dire l'office des Lectures de la Liturgie des Heures, la récitation des psaumes, le chant des hymnes et des antiennes, ainsi que l'épître et l'Évangile de la Messe, que le moine reçoit la Parole de Dieu dans la terre de son cœur qui s'en pénètre, comme s'il s'agissait d'une pluie fine et féconde qui tombe en hiver. Les lectures patristiques témoignent de la manière dont la primitive Église lisait l'Écriture et nous devons, nous aussi, donner, par une réflexion personnelle et l'appropriation qui s'en suit, un témoignage de notre lecture à l'époque dans laquelle il nous est donné de vivre.

Aujourd'hui, par exemple, le titre de la lecture patristique de l'office des Lectures, qui est de Baudouin de Ford, dit: "*Le tronc de Jessé, coupé, repoussera*", et cela peut être notre point de départ. Puissiez-vous être cette repousse annonciatrice de la continuité de la vie dans vos monastères qui sont comme le tronc, et à travers lesquels vous êtes unis à l'Ordre, union de plusieurs Congrégations et de monastères n'appartenant à aucune Congrégation.

Par une heureuse coïncidence, nous écoutons cette lecture dans l'office ferial de l'année liturgique pour la mémoire de Marie Reine, la racine de Jessé, de laquelle est sorti le fruit de la vie à laquelle nous participons tous. Tous nous sommes appelés à participer au banquet messianique, mais l'appel à ce banquet ne nous trouve pas tous disposés ni disponibles. Quelles sont nos excuses - comme celles qu'avaient les invités de la parabole évangélique d'aujourd'hui - qui nous font décliner l'invitation?

Abbaye cistercienne Sainte Marie de Boulaur

Dans le fond de l'excuse, il y a quelque chose que nous n'osons presque pas penser - et encore moins confesser - parce que nous croyons peut-être qu'avec la profession solennelle, la bénédiction monastique et je ne sais quels autres talismans en plus, en passant par l'habit et la coule ou le voile, nous sommes déjà exemptés de posséder en nous-même la dichotomie entre *le bien que nous voudrions et devrions faire, et le mal que nous faisons et ne devrions ni ne voudrions faire* (cf. Rm., 7, 19) et qui est comme une sorte d'ancre qui retient notre barque amarrée sans qu'elle puisse suivre le "*duc in altum*" (Lc. 5, 4) que le Seigneur nous adresse comme à Pierre.

Notre "ancre", c'est que de la racine, du tronc coupé que nous sommes, repoussent des tendances nuisibles et des habitudes mauvaises, qui s'appellent les péchés capitaux, parce qu'ils sont la tête, la racine et l'origine d'où surgissent, comme d'une source, tous les autres vices.

Il ne semble pas opportun ni adéquat de parler des péchés capitaux à un groupe de jeunes étudiants en formation, qui croient peut-être encore avoir franchi le seuil de la perfection, mais je ne puis vous laisser penser qu'en revêtant l'habit vous demeurez déjà libres de toute conséquence du péché originel. L'habit n'est ni un antibiotique ni un vaccin. Il ne confère pas ce qu'il veut signifier, mais ce qui est en voie de réalisation: *perficio, perficis, perfici, perfectum*, c'est à dire quelque chose qui est en train de se faire et qui sera parfait seulement quand ce sera terminé, achevé, accompli, ce qui arrivera lorsque nous serons déjà dans l'autre vie, quand nous aurons terminé notre recherche de Dieu, parce que nous l'aurons trouvé. Vous devez savoir lire que, dans les événements tortueux de votre existence, dans les signes personnels des étapes historiques de votre vie, dans les précipices ténébreux traversés sur votre route, il y a un *leitmotiv*, comme une bande sonore, en fond de tout ce que nous entreprenons, dans le film dont nous sommes acteurs, et qui se devine d'une manière camouflée, ou peut-être effrontément évidente, dans notre comportement quotidien. Ne fermez pas les yeux ! Lisez votre vie, lisez au fond de tout ce qui vous a séparés de Dieu, et vous verrez ce que vous y trouverez de constant.

C'est là que vous découvrirez ce qu'on peut appeler l'orgueil et la vaine gloire, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère ou la paresse. Chacun d'entre eux, appelés péchés capitaux, a ses propres enfants, par exemple : la colère est mère des emportements, des crises, de l'agitation d'esprit, des cris, blasphèmes, disputes, qui la trahissent, et je ne dis rien sur les fils des autres péchés capitaux pour pouvoir alléguer des manifestations plus expressives comme pourrait être le manque de maturité dans l'affectivité et les "philies" et phobies qu'elle engendre au point d'en découvrir la racine.

Pour notre part, par malchance et en même temps par chance, à un moment déterminé de notre existence, nous devons découvrir que les circonstances dans lesquelles nous sommes nés et avons grandi – famille, pays, période historique, contexte social, économique, religieux et politique, et y compris la communauté qui nous a accueillis – ont façonné notre vie, et nous nous trouvons sous le poids d'une de ces habitudes capitales que nous devons porter durant toute notre vie comme une croix. Il s'agit donc d'acquérir la connaissance de soi-même, comme point de départ pour notre pèlerinage à la suite de Jésus-Christ et de son Évangile prêché à tous et pour tous, mais toujours plaqué, avec son programme exigeant, si différent de celui que réclament nos tendances cachées. Il faut accepter cette triste réalité, c'est-à-dire que l'état permanent de l'homme

est de vivre sous le poids d'une ou plusieurs habitudes capitales qui, avec leur progéniture, manifestent leur présence en nous et nous maintiennent dans un triste "je veux et je ne peux pas". Je veux incarner dans ma vie l'Évangile, mais je n'obtiens pas qu'il demeure en moi autant que l'est la croix qu'il me revient de porter.

Dans la vie – je pense – on peut accepter ce fait ou garder une certaine prétention à l'impeccabilité, c'est-à-dire être comme des cathares, des purs, des non-lépreux, et cependant, se soustraire au poids de la croix de sa propre habitude capitale est impossible, aussi impossible que de sortir de l'injustice. Et peut-être qu'il n'y a rien d'aussi dangereux que de sortir de l'injustice. "*Celui qui veut venir à ma suite, qu'il prenne sa croix (son habitude capitale) et qu'il me suive.*" C'est là le fondement de l'existence de cette croix morale. Si on se sort du péché, il peut arriver deux choses: ne pas arriver à en sortir à cause du contrepoids du péché, ou croire – parce que nous sommes moines – que nous en sommes sortis, sans en être certains, et se changer alors en un être faux et hypocrite capable de faire quelque chose d'énorme au nom du semblant d'intégrité conquis, et c'est seulement à travers la croix personnelle que nous suivrons le Seigneur. Se considérer à tout moment comme un pauvre pécheur – comme le publicain de l'Évangile, modèle du dernier degré d'humilité pour Saint Benoît (RB., 7, 62-66) – peut donner une certaine espérance d'arriver à l'humilité et à la discrétion. Que cette conviction ne nous abandonne jamais tout au long de notre vie. C'est l'unique espérance qui nous reste, et en vivant de cette espérance, ne désespérons jamais de la miséricorde de Dieu. Nous serons alors au plus haut degré de l'humilité, et nous utiliserons le plus valable et efficace instrument des bonnes oeuvres: "*ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu*" (RB 4,74).

Commençons notre vie monastique par là. C'est seulement cela qui épargnera des souffrances à vous et aux autres, à ceux qui "*doivent supporter avec une très grande patience les infirmités d'autrui, tant physiques que morales*" (RB., 72, 5), parce que, si nous n'acceptons pas la charge de notre propre croix, qui nous fait tomber sous son poids – plus ou moins grand selon les différentes époques de notre vie – alors nous reprochons aux autres nos échecs et nos croix, nous accusons les autres en croyant que, s'ils n'étaient pas là, nous aurions la paix et la sérénité. Rien de tout cela: le mal, la racine de cette mauvaise repousse – qui est multiple – est à l'intérieur de nous-mêmes, et nous devons apprendre à vivre ensemble, à cohabiter avec elle, de même qu'il y a des personnes qui ont dû apprendre à vivre avec la souffrance de leur cécité ou de leur amputation.

La connaissance de soi-même, comme commencement d'humilité, requiert un long chemin d'expérience acquise aussi dans l'échec; une longue Via Crucis en portant la croix qui est la nôtre, afin que, réconciliés avec elle, nous l'aimions même comme un instrument de participation à la passion du Seigneur, et chaque fois qu'elle se manifeste dans notre *sequela Christi*, disons avec Saint André ce que l'office apocryphe de sa fête met dans sa bouche lorsqu'il vit l'instrument de son martyre: ***Salut, ô Croix si longtemps désirée, et enfin accordée aux désirs de mon âme, je viens à toi confiant et joyeux; toi aussi réjouis-toi en me recevant, moi le disciple de celui qui fut attaché à toi, le Christ mon maître.*** (Répons de la sixième lecture de l'office au second nocturne de l'ancien *Bréviarium Cisterciense*). Peut-être cela est-il trop beau pour pouvoir nous l'appliquer, à nous qui vivons le permanent refus de notre croix, mais, à l'approche du 850^e anniversaire de la mort de Saint Bernard, il semble opportun d'insérer dans nos

repères ce qu'il dit dans les *Sermo 35-37 super Cantica*: pour s'humilier, il n'y a pas de moyen plus efficace que "*se in veritate invenire*", se situer dans la vérité. *Si [l'âme] s'examine ainsi à la lumière de la vérité* –explique Saint Bernard – *elle ne pourra qu'avouer qu'elle est tombée dans la dissemblance, chargée de péchés, appesantie sous le poids de ce corps mortel, souillée par la fange des désirs charnels, aveugle, courbée et infirme, prise au filet de tant d'erreurs, exposée à mille dangers, tremblant de mille frayeurs, en butte à mille soupçons, affligée de mille besoins... inclinée aux vices, incapable d'aucune vertu, elle se convertira aux larmes et se convertira à Dieu. L'amertume de [se] voir est adoucie aussitôt par la joie de voir Dieu, l'âme reçoit de lui la consolation et elle expérimentera sa bonté et sa condescendance. C'est donc par cette expérience et selon cet ordre que Dieu se fait connaître, lorsque l'homme commence par se connaître dans son dénuement, et crie vers le Seigneur qui l'exaucera, c'est-à-dire: quand l'homme se reconnaît indigent, qu'il dise: Dans mon angoisse j'ai invoqué le Seigneur et Il m'a entendu. (Ps. 120 (119))*

La connaissance de soi porte à la crainte de Dieu, et la connaissance de Dieu conduit à l'aimer. L'homme connaît sa propre misère, et à partir de la nouvelle image qu'il a de soi, il pourra monter à Dieu et, en le contemplant (face à face avec lui), il se verra transformé à Son image, guidé par l'Esprit de Dieu.

L'abbé Bernard, père des moines, semble ruminer dans sa doctrine – en l'expliquant – celle de la Règle de Saint Benoît qu'il a tant de fois entendue et sûrement commentée: "*Après avoir gravi tous ces degrés d'humilité, le moine parviendra bientôt à cet amour de Dieu, qui, **devenu parfait (jamais atteint en la vie présente), bannit la crainte.** Grâce à cet amour, il accomplira sans peine, comme naturellement et par habitude, ce qu'auparavant il n'observait qu'avec frayeur. Il n'agira plus sous la menace de l'enfer, mais par amour du Christ, par l'accoutumance même du bien et par l'attrait des vertus. Voilà ce que le Seigneur daignera manifester dans son serviteur, purifié (déjà uni à Lui) de ses défauts et de ses péchés, grâce à l'Esprit-Saint. (RB., 7, 67-70)"*

Amen. Maur Esteva,

Abbé Général.